

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 27, Number 6 (162), December 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1985). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 27(6), 108–113.

JOURNAL D'UN HYPNOTISÉ

ANDRÉ MAJOR

Dimanche 4 août

L'inculture de certains écrivains leur facilite la tâche: leurs modèles sont si médiocres qu'il leur est relativement facile de les imiter. Et de produire à tour de bras, quitte à se répéter et à ne rien dire d'essentiel, comme cela se voit chez nous et sans doute ailleurs. Cette «générosité» créatrice témoigne bien plus d'un arrivisme forcené que d'une véritable vitalité, car pour avoir droit à sa subvention à tous les deux ou trois ans, il faut publier. Tant pis pour les pauvres lecteurs qui auront été dupés par la cabale des petits copains. Ah oui, le milieu littéraire a bien évolué depuis vingt ans: on voit maintenant des profs-écrivains proposer leurs propres textes à leurs étudiants. On trouve son public où on peut. Mais laissez-moi douter de la fidélité de ces lecteurs-otages.

Mercredi 7 août

On essaie de s'habituer à l'existence; on ne fait que se résigner à sa monstrueuse banalité.

Jedi 8 août

Curieux besoin qui nous vient tout à coup, quand on est loin de chez soi, de ce qu'on n'a pas sous la main — tel disque, tel livre ou tel objet. Et on se prend à le désirer d'autant plus vivement qu'on devra s'en passer.

Samedi 17 août

Je ne sais trop ce qui est le plus insupportable chez les écrivains: la fatuité de celui qui a réussi avec

peu de talent et beaucoup de savoir-faire ou l'amertume de celui qui, faute de savoir-faire, n'a pas vu son talent reconnu.

Samedi 24 août

Je ne suis pas très sensible à toute cette nostalgie de l'enfance qui suinte des propos de la plupart des gens, à commencer par les écrivains. Peut-être parce que j'ai dû, un peu trop tôt, renoncer à l'espèce d'innocence indispensable à ce béat bonheur qu'on se plaît à évoquer, anecdotes à l'appui. Dès ma première année scolaire, au moment de la préparation à la Communion, il m'a fallu mentir pour me conformer au cérémonial de la confession. J'avais beau consulter le répertoire des péchés petits et gros, je n'y trouvais rien en quoi je pusse me reconnaître. Était-ce vraiment de la gourmandise, ces grumeaux de cassonade que je raflais à l'occasion, ou du mensonge par omission? Ou les deux? Bref, sans doute malade d'innocence indue, je pris le lit avec une fièvre sans précédent que le médecin, un cousin de mon père pratiquant à peu près bénévolement dans le quartier, renonça à interpréter. A force de me tirer les vers du nez, ma mère finit par deviner que j'avais la trouille, et rien d'autre, à la pensée de mettre les pieds dans le confessionnal. Elle me promit l'harmonica dont je rêvais depuis des mois si je faisais un homme de moi et elle m'aïda à établir la liste des fautes que j'avais, selon elle, dû accumuler depuis que j'étais au monde, et peut-être même avant d'y être.

Bien que remis dans le droit chemin de la faute et du repentir, je me confessai avec le net sentiment de jouer un jeu pas très catholique, et je laissai sur l'étroit banc de bois où je m'étais agenouillé le témoignage un peu gênant de ma trouille. J'eus droit à mon harmonica en plastique rouge sur lequel je me ruinai les babines, comme il se doit, sans pourtant y trouver l'apaisement escompté. Autre chose m'empêchait de jouir en toute innocence des présumées délices de l'enfance: le fait d'être gaucher. Un crime à cette époque, une attitude contre-nature qu'il fallait corriger à

coups de règle et de retenues après la classe, châtiements dont je souffrais et jouissais en même temps puisqu'ils m'étaient infligés par une maîtresse rousse, très belle, me semblait-il, et dont le parfum m'envoûtait.

De ce double apprentissage — du péché et de la main droite — il m'est resté l'amer sentiment d'une sorte d'inaptitude fondamentale qui a, par la suite, trouvé d'autres motifs pour se survivre. L'obsession littéraire elle-même n'y est pas étrangère qui relève, pour une large part, sinon d'une révolte, du moins d'un désir compensatoire.

Vendredi 30 août

La modestie a ceci de bon qu'elle empêche les autres de vous remettre à votre place.

Samedi 31 août

Il y a des gens tellement amoureux d'eux-mêmes qu'ils s'étonnent que les autres ne le soient pas.

Dimanche 1^{er} septembre

Parler ne me dit pas grand-chose puisque c'est l'écriture qui exprime l'essentiel. Et pourtant je parle, toujours trop à mon goût, sans savoir pourquoi, le plus souvent par timidité, pour cacher mon malaise.

L'idéologie de la consommation — la seule qui nous touche tous — veut que nous lisions les livres dont on parle au lieu des livres qui nous parlent de ce qui nous tient l'esprit en état d'alerte.

Lundi 2 septembre

Le principal mérite de l'humour est de rappeler que le sérieux est imposture dans la mesure où il s'efforce de nier la part d'échec qui, sans l'invalider, relativise toute entreprise humaine. Ce n'est pas un hasard si les détenteurs de vérité n'entendent pas à rire — à quoi on les reconnaît tout de suite. On peut se rassurer en se disant que si ce n'est pas de rire qu'ils meurent, c'est de trop se prendre au sérieux. Il y a des exceptions, bien sûr: les papes, les professeurs de

morale et la plupart des gens qui se prennent pour quelqu'un.

Vendredi 6 septembre

Des propos de l'écrivain espagnol Juan Goytisolo publiés dans un des derniers numéros du *Magazine littéraire* je retiens deux réflexions dont la pertinence me frappe. D'abord celle-ci: «On ne peut pas critiquer sérieusement une société en employant le langage qui est le sien». Et puis: «Les pays secondaires ne peuvent travailler que dans certains clichés, ceux qu'on attend d'eux. Le grand succès de la littérature latino-américaine d'aujourd'hui vient du fait qu'elle s'est construite sur un nombre d'images restreint».

Lundi 13 septembre

A l'heure où «le machisme» est condamné à raser les murs, la queue bien basse, le sexisme féministe a les coudées franches — juste retour des choses, dit-on pour nous le faire gober. Ce sexisme passe d'autant plus facilement la rampe qu'il se donne le ton du persiflage humoristique. Les humeurs de Nathalie Petrovski — la Foglia du *Devoir* si on me permet une comparaison évidemment sexiste — en sont souvent de bons exemples, particulièrement cette chronique consacrée récemment à Monsieur Pauline Marois que la chroniqueuse s'attendait à voir, tenez-vous bien, «cinglé dans son tablier», mais qui l'a reçue en tenue de PDG, ce qui ruinait sa réputation de père modern style. Il y avait dans cette chronique un condensé des clichés qui ont cours dans les milieux culturels. N'y manquait que l'euphémisme répandu qui aurait fait de M. Marois le «chum» de la Ministre.

Mercredi 15 septembre

Une sorte de mystique dévergoncée tient lieu de morale chez ceux qui ont pour ambition ou pour métier de changer le monde et qui s'emploient à le faire sans souci du prix à payer. Les militants fanatisés du Sentier lumineux ou de l'Islam tuant ceux qui sont réfractaires à leur cause aussi bien que nos

professionnels de la conscience sociale style CSN recourant à la grève sauvage dans les hôpitaux misent sur la terreur pour faire avancer les choses. Dans leur bouche, le mot justice se traduit par une rafale de mitraillette ou par des moyens de pression. La seule différence c'est que, chez nous, ça fait moins de morts. Mais la morale est la même.

Mardi 24 septembre

Vous l'avez sans doute remarqué, c'est toujours par une de ces journées chaudes, sans brise, où rien ne se passe — ni dehors ni dedans — que ça vous tombe dessus. Vous étiez en train de digérer tant bien que mal cette histoire de thon avarié dont le ministère fédéral des pêcheries a autorisé la vente lorsque vous apprenez que la compagnie Starkist, craignant que ses produits restent à l'entrepôt, a offert généreusement de les envoyer aux affamés d'Éthiopie, comme si la merde de chez nous se changeait en manne providentielle en franchissant nos frontières.

Mercredi 25 septembre

Heureusement qu'il me reste ce Journal sans lequel, ces dernières semaines, faute de temps, j'aurais oublié que j'étais aussi quelqu'un qui écrit. J'écris quoi? Des choses qui me traversent l'esprit en me rendant au travail ou en en revenant. Pas même des pensées. De vagues intuitions. Des indignations. Des émotions. Des souvenirs. Tout ce qui fait qu'on n'est pas encore une bête de somme. Par le biais de ces notes de Journal, je me raconte plus efficacement, moins malaisément en tout cas que si je le faisais de propos délibéré. Se raconter suppose qu'on soit devenu un peu étranger à soi, qu'on se considère comme n'importe quel personnage de fiction — avec tendresse sans doute, mais sans la moindre complaisance. Il y aura toujours des choses qu'on ne délivrera pas de leur secret, choses dont on a honte encore, humiliations et blessures toujours à vif et qu'il vaut mieux garder pour soi, croit-on, jusqu'au

moment où elles trouvent leur chemin vers les autres, ces lecteurs accueillants et fraternels qui s'y reconnaissent parfois.